

Frida Kimler

Les chariots de feu

Briançon, le 13 mars 1938

La passion est un moteur formidable. Elle vous permet d'accomplir des exploits qui peuvent sembler incroyables au commun des mortels. J'ai la chance d'être une passionnée et de réussir dans tout ce que j'entreprends. Ou presque. . .

*Je suis né en 1916 en Autriche-Hongrie (mais je n'ai connu qu'un pays : l'Autriche) dans le petit village de Bierenhoff. Mon père, **Hans**, est juif ce qui, à l'époque, n'avait pas encore les conséquences que l'on connaît aujourd'hui mais je reviendrai sur ce point plus tard. Lui et ma mère **Flora** habitaient une petite ferme dans les alpages. Je n'ai pas grandi dans le luxe, loin de là mais je garde d'excellents souvenirs de mon enfance qui n'est pas si loin derrière moi. Je me souviens de mes escapades quand, avec mon frère **Mickaël** et parfois quelques amis, nous faisions l'école buissonnière. L'été, nous courions les alpages mais l'hiver était pour moi une époque encore plus belle. C'est à ce moment que je découvrais les joies de la neige. Bien vite, je me laissais des jeux des enfants de mon âge, faits de batailles de boules de neige et de bonhommes avec une jolie carotte pour faire le nez.*

J'avais, déjà jeune, un esprit aventureux et pour tout dire, casse-cou. Mes amis et moi nous amusions donc à dévaler les pentes sur des planches de bois avant même de découvrir que nous faisions du ski. Lorsque nous découvrîmes que nous n'avions rien inventé, l'ébéniste du village nous fabriqua de véritables skis (de modeste facture mais bien meilleurs que nos bricolages d'enfants). Je me montrais rapidement bien plus douée que les garçons de la troupe et dès l'âge de 10 ans, on voyait en moi une future championne. Malheureusement, un événement dramatique vint également marquer mon enfance.

*Le jour de mes 13 ans, ma mère mourut soudainement. Le docteur du village diagnostiqua une crise cardiaque. Ce choc inattendu me marqua fortement. Je passais ensuite durant plusieurs mois des nuits agitées, entendant dans mes songes ma mère s'adresser à moi mais sans jamais parvenir à comprendre ce qu'elle voulait me dire. Je réussis cependant à traverser cette période délicate sans que mes performances sportives s'en ressentent. Je remportais ainsi la plupart des compétitions de juniors que je disputais. Je me rappelle un autre événement troublant survenue en cette même année 1929 : un jour, une troupe de bohémiens fit halte dans notre village et y monta un petit spectacle. Une belle gitane vêtue de jupons, foulards et autres breloques épataient les badauds en faisant des tours de passe-passe mais les rumeurs prêtaient à cette femme des talents tout autre dont les adultes parlaient à voix basse. Elle me regardait avec insistance et une fois son tour fini, elle s'approcha de moi, me jaugea du regard et me dit : « Tu as un grand pouvoir, ma petite. Il est temps pour toi de le découvrir. Laisse-moi te guider et je te ferais connaître des mystères insondables. Je m'appelle **Natacha**, et toi ? ». La flamme qui brûlait dans ses yeux alors qu'elle me parlait m'effraya. Je partis en courant, restant sourde à ses appels.*

Lorsque j'eus 17 ans, je remportais une brillante victoire aux championnats nationaux des moins de 18 ans. Durant cette compétition longue d'une semaine se déroulant à Innsbruck, je logeais chez ma tante. C'est à cette occasion que je fis la connaissance de **Philippe Pélissier**, un notable français en vacances dans la région. Très impressionné par mon talent, me dit-il, il me trouvait un fort potentiel qui ne pourrait être pleinement exploité qu'en acquérant une certaine discipline. Il me proposa donc de m'accueillir dans une toute nouvelle école de ski ouvrant sur les pentes du Mont-Revard à proximité de sa ville de Briançon. Monsieur Pélissier était l'adjoint au Maire, **Auguste Andrieux**. Tous deux croyaient grandement au développement des activités d'hiver et voulaient positionner leur région comme un pôle d'attraction touristique en ouvrant cette école. Comme la proposition de Pélissier n'impliquait aucune dépense, mon père l'accepta et me fis mille encouragements pour ma nouvelle vie, en me faisant jurer de lui écrire souvent.

La rupture brutale du cordon familial fut une déchirure et je me sentis bien seule en arrivant à Briançon, en 1933, dans un pays dont je ne pratiquais même pas la langue. Heureusement, j'eus la chance de faire rapidement la connaissance de **Christian Andrieux** le fils du maire qui était également élève à l'école de ski. Malgré la barrière de la langue, notre passion pour le sport nous rapprocha. J'appris rapidement à mieux le connaître : tout comme moi, il n'avait pas le goût des études et tout comme moi, il souffrait de l'éloignement de sa famille. Mais tandis que mon éloignement était physique, le sien était psychologique : il se sentait rejeté par son père et son frère **Pierre**. En effet, chez les Andrieux régnait une tradition de réussite sociale, Pierre suivant des études dans le but de devenir avocat. Christian était ainsi le vilain petit canard de la famille. Heureusement pour lui, il bénéficiait de l'affection de sa mère **Brigitte** et de sa sœur **Thérèse**. L'innocence de cette jeune fille était touchante à tel point que même son père fondait devant elle : il l'appelait « Ma chérie », petit mot qu'il n'employait jamais avec Brigitte, le malotru ! Tout cela, je ne le découvrais qu'au fur et à mesure d'une amitié qui ne cessa de se renforcer avec le temps. Elle faillit cependant voler en éclats au bout de quelques semaines. J'avais remarqué que Christian aimait à profiter de ses résultats sportifs pour séduire ses jeunes admiratrices. Je pensais qu'il avait remarqué que je n'étais pas attiré par lui mais je me trompais. Un soir, il m'a rendu visite dans ma chambre et a tenté de coller sa grosse bouche sur la mienne. Je l'ai violemment repoussé, lui faisant comprendre qu'il ne m'intéressait pas et que je préférais préserver notre amitié intacte. Il est reparti la queue entre les jambes, si je puis dire.

L'entourage de Christian devint pour moi une seconde famille et, à leur contact, j'apprenais petit à petit le français. Philippe Pélissier était également très proche des Andrieux. Il est d'ailleurs le parrain de Thérèse et considère les enfants de son ami comme les siens. Il trouve en eux la famille qu'il n'a pas. Brigitte m'apprit un jour qu'il avait connu de grands malheurs dans son entourage et qu'il était maintenant seul mais je n'en sus jamais plus. Cependant, lors de mes visites régulières chez mon ami Christian, un mal terrible me rongea. . .

En effet, lorsque je vis Brigitte Andrieux, je tombais instantanément sous le charme de cette femme superbe dont la sensualité et la grâce n'avaient d'égal que l'amour immodéré qu'elle portait à ses enfants. Dans un premier temps, je m'imaginais qu'elle occupait dans mon cœur une place de mère de substitution, Mais je me rendis vite compte que mon attirance pour elle allait au-delà de celui d'une fille pour sa mère. Je me surprénais à lorgner l'échancrure de son corsage alors qu'elle se penchait, à rêver de voir ses douces lèvres se poser sur les miennes. Ces pensées impures me torturaient mais force était de constater que je brûlais d'un désir ardent pour elle. Je comprenais mieux mon rejet de Christian et des différents garçons qui avaient tenté de me charmer, étant enfant. Ma préférence allait donc vers les femmes. Je sentais que cette passion était ridicule et pourtant, je ne cessais d'envier Auguste Andrieux d'avoir

épousé cet ange. Je ne pouvais supporter de voir cet homme plongé jour et nuit dans son travail, délaissant ainsi les siens. Après quelques mois d'atermoiement, je me décidais, lors d'une nuit d'insomnie, à tout tenter pour conquérir le cœur de Brigitte. Mes premières approches furent passionnées mais maladroites et me valurent de cruelles rebuffades. Néanmoins, je ne pouvais m'empêcher de rêver.

Lors de ma première année à Briançon, je fus le témoin involontaire d'une scène terrible sur laquelle j'ai toujours préféré garder le silence, par peur. Un jour d'hiver, alors que je m'entraînais seule en hors piste sur la Dent du Diable afin de me fortifier les cuisses dans la poudreuse, j'entendis résonner dans ma tête un appel à l'aide. J'avais réellement l'impression qu'on s'adressait à moi en pensée : « Aidez-moi, c'est tout noir, j'ai peur. Elle est encore là ? Dites-moi qu'elle est partie ! A l'aide !!! ». Surprise et désorientée, je fus aux alentours et soudain, depuis une hauteur, je le vis : un garçon d'à peu près mon âge étendu sur le sol. Son visage était intact mais son ventre était béant et les entrailles en sortaient. Je m'évanouis instantanément à la vue de ce macabre spectacle. Lorsque je repris mes esprits, je vis un homme penché sur le garçon. Il se releva et lui donna un violent coup de pied en criant : « Petit con !!! ». Ses yeux exprimaient tant de haine et le corps était dans un tel état que je fus instantanément terrifié par cet homme. Il souleva le jeune homme, le posa sur son épaule puis repartit en claudiquant. J'appris plus tard que des recherches avaient été menées pour retrouver le garçon qui était issu d'une riche famille anglaise. Sans succès. Je n'ai jamais eu le courage de témoigner, me rappelant toujours le terrible regard de l'homme.

En 1935, mon travail à l'école finit par porter ses fruits : je fus sélectionnée pour représenter l'Autriche pour les Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirschen. Cette joie était teintée d'amertume car Christian ne m'y accompagnerait pas : il avait commis l'erreur d'accepter un emploi de moniteur de ski et le Comité International Olympique avait pris la décision de n'accepter que les skieurs « amateurs ». Il avait tout de même accepté de venir boire un verre avec moi pour arroser ma sélection. Mais ce soir-là, dans le bar, il ne se départait pas de son air taciturne. Puis, soudain, il sortit dans la rue comme une flèche. Je le suivais tant bien que mal et le rattrapai dans une ruelle obscure où il rouait de coups un homme qui gisait déjà face contre terre. Je le ceinturais mais il était comme fou. Je dus l'assommer pour l'arrêter. Sa victime semblait mal en point mais je ne pouvais me résoudre à l'approcher. Perdue, ne sachant que faire, je décidais d'appeler le père de Christian pour lui demander son aide. Il arriva sans tarder et pris les choses en main : nous transportâmes mon ami et sa victime dans la voiture du Maire. Puis nous déposâmes le corps devant le cabinet du docteur **Euras** à Serre-Chevalier et nous ramenâmes Christian à la demeure familiale. Son père me fit jurer de garder le silence sur cette nuit sanglante. Je promis d'autant plus facilement que jamais, au cours de notre périple, je ne pus identifier la victime de Christian. Lui et moi n'avons jamais reparlé de cet épisode.

Quelques mois plus tard, je partais pour l'Allemagne. A mon départ, je promis à Brigitte de lui ramener le titre olympique pour conquérir son cœur. Les Jeux étaient à mes yeux un événement extraordinaire où je m'émerveillais chaque jour. Je ne fus pas la seule athlète résidant à Briançon à rejoindre Garmisch-Partengirschen. En effet, je fus accompagnée par **Ivan Ballangrud**, la nouvelle star de Briançon. Il avait remporté trois titres olympiques de biathlon sous les couleurs de l'Allemagne. Il était marié à **Jeanne Froment**, une patineuse française originaire de Briançon. Récemment, ils avaient emménagé tous les deux dans la commune et Ivan avait pris la nationalité française. Je fus surprise de constater que son épouse ne l'accompagnait pas mais la courtoisie m'interdit de l'interroger à ce sujet. Lors du voyage, il se montra fort aimable et m'expliqua longuement le fonctionnement et le mode de vie pendant les Jeux.

Arrivée au sein du village olympique, je sympathisais rapidement avec **Hans Ulrich**, un jeune allemand de mon âge, concurrent lui aussi pour le biathlon. Il représentait un grand espoir de médaille pour l'Allemagne hitlérienne qui comptait faire de ces Jeux une vitrine de la supériorité de la race aryenne. Hans était désolé de représenter un régime qu'il haïssait mais comptait malgré tout l'emporter sur Ivan, le traître à la nation. A mon grand soulagement, notre amitié m'éloigna d'Ivan dont les avances, au cours de notre séjour, se montraient de plus en plus pressantes. Ce dernier emporta le concours pour la quatrième fois consécutive au grand dam de Hans qui me confia que lui et plusieurs autres concurrents se posaient des questions sur la validité de l'épreuve : Ivan s'était montré bien plus rapide sur ses skis que durant toutes les courses de la saison. Il soupçonnait une manigance quelconque et avait l'intention d'en avertir la police allemande. Afin d'enquêter discrètement à ce sujet, j'acceptais enfin l'invitation à dîner qu'Ivan me fit pour célébrer sa victoire. Je pensais à un tête-à-tête où j'aurais pu lui tirer les vers du nez mais nous nous sommes retrouvés dans un restaurant bondé à une table d'une vingtaine de convives qui se partageaient les faveurs du champion. Impossible donc d'apprendre quoi que ce soit. Néanmoins, j'eus un choc en observant mon voisin de table : il s'agissait du jeune homme que j'avais vu agonisant sur les pentes de la Dent du Diable. Intriguée, je lui demandai si il avait déjà visité la région de Briançon et il me certifia que non. Il s'appelait **John Davies** et travaillait comme agent sportif. Cette profession m'était inconnue. Il prétendit pouvoir gérer l'image publique d'Ivan, négocier des contrats publicitaires, gérer ses relations publiques. Ivan était un homme très sollicité et je crois qu'il remarqua à peine ce Davies. Estant personnellement en début de carrière, je me montrais plus intéressée par ses propos. A la fin du dîner, il s'en alla après m'avoir laissé sa carte. De son côté, Ballangrud partit sans attendre la fin du repas : un homme lui apporta un billet dont la lecture le fit pâlir. Il nous quitta alors en toute précipitation.

Trois jours plus tard, j'étais au départ de la descente olympique. Mon cœur battait la chamade. En m'élançant, je me remémorais la promesse faite à Brigitte. Poussée sur les jambes, position schuss, recherche de vitesse jusqu'à la première porte, légère flexion sur la cuisse gauche, retour au schuss, j'enchaîne la deuxième puis la troisième porte, la vitesse me fait vibrer, quatrième porte, je me sens puissante, libre, indestructible, cinquième porte, concentration pour le saut sur lequel je peux gagner quelques centièmes ou tout perdre. je passe. Sixième, septième porte, mes cuisses commencent à me brûler mais je tiens bon, plus que trois portes et je triompherai, j'en suis sûre. Huitième porte, la victoire est au bout, je la sens, la gloire m'attend. Neuvième porte, très technique et pourtant j'accélère encore. Dixième porte et là, c'est le drame : un corbeau, oui, un corbeau noir volant au ras du sol arrive en face de moi !!! Incroyable ! Je raccourcis de peu mon virage et reprends la position pour franchir la ligne d'arrivée ! Le verdict tarde à tomber mais je sais que cet accident aussi fâcheux qu'incroyable m'a fait perdre le titre ! Je ne pus tenir la promesse faite à Brigitte mais obtins tout de même une glorieuse 5^{ème} place étant donné mon jeune âge. Mais sans ce maudit oiseau de malheur. . .

Mon retour fut triomphal. Je ne sais si ma gloire soudaine fut le facteur déclenchant mais en avril, contre toutes attentes, Brigitte céda enfin à mes avances et nous devînmes amantes. Je n'avais jamais désespéré et tous mes efforts portaient enfin leurs fruits. Je fus submergée de bonheur lorsque nos lèvres fusionnèrent pour la première fois et notre première étreinte fut débordante de tendresse. Depuis maintenant presque deux ans, je profite des absences répétées du mari de Brigitte pour passer de longues heures de passion en sa compagnie. En revanche, je découvrais que Christian était maintenant, de manière inexplicable, très distant avec moi. Avait-il deviné mon idylle avec sa mère malgré toutes nos précautions ? A chaque fois que j'essayais de le rencontrer, il se déroba. Je n'ai pas réussi à avoir une conversation avec lui depuis mon retour des Jeux. Son éloignement me pèse et j'aimerais tant en connaître les raisons et reconquérir son amitié !

Lors de l'hiver 1937, je partais trois longs mois parcourir l'Europe pour disputer les épreuves de Coupe du Monde de ski alpin. Je confirmais là les performances prometteuses des Jeux Olympiques et finissais à quelques points du titre de championne du monde après avoir remporté quelques courses. Je me sentais portée par l'amour de Brigitte et cette passion me donnait des ailes. Malgré tout, cette longue séparation me pesait et j'étais heureuse de rejoindre Briançon en avril 1937. J'étais persuadée que l'hiver suivant serait pour moi celui de la consécration.

L'été 1937 fut marqué par les premières exactions dans les environs de Briançon d'une bande de farfelus qui se nomme « le Mouvement des Défenseurs des Cimes ». Ces fous s'amusent à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges ou même des automobiles d'élus. Dieu merci, ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes puisque les explosions ne provoquent jamais aucun dégât humain. Néanmoins, leurs actions font de plus en plus souvent la une des journaux, et les autorités n'ont toujours pas retrouvé l'identité du chef de la troupe, ni même celle des membres. Je prie pour que Brigitte n'ait pas à souffrir d'une de leurs actions !

Cet été fut également marqué par l'arrivée en ville d'une personne rencontrée dans mon enfance : la bohémienne qui m'avait tant effrayée venait en effet exercer ses talents à Briançon en y ouvrant un cabinet. Je songeais alors à l'étrange discours que cette femme m'avait tenu lorsque j'étais enfant. Mais je n'osais pas lui rendre visite, peut-être par peur, mais également car je n'en ressentais pas le besoin, étant totalement heureuse dans ma vie tant sportive que sentimentale.

En décembre, je suis reparti pour la saison de ski et depuis, je n'ai pas remis les pieds à Briançon. Trois mois sans revoir ma chère Brigitte ! Je lui écris plusieurs fois par semaine des lettres d'amour enflammées auxquelles elle répondait toujours avec davantage de sagesse mais beaucoup de douceur. Cet amour me dope et j'enchaîne les victoires. J'ai ainsi remporté 12 courses depuis le début de la saison et je suis la grande favorite pour remporter la Coupe du Monde. Mais brusquement, cette semaine, tout s'est écroulé : j'ai reçu un lettre de rupture de mon amante, le ton est froid et sans appel . Désespérée, je n'ai plus le cœur à courir et mes résultats ne tardent pas à en pâtir : lors de mes deux dernières courses, j'ai terminé quinzième puis j'ai dû abandonner sur une chute de débutante, totalement indigne de mon talent. Je sais que le 13 mars, je serai de retour sur Briançon pour une réception mondaine organisée par les Andrieux à laquelle je suis conviée. J'espère bien découvrir les raisons de l'éloignement de Brigitte à cette occasion. En effet, je devrai ensuite repartir pour disputer les deux dernières courses de l'année et si je dois la perdre, je perdrai avec elle tout mon enthousiasme. Enfin, à deux jours de mon retour, un tragique événement international est venu ajouter à mes malheurs. J'ai appris à la radio que l'Allemagne hitlérienne avait envahi l'Autriche, mon pays d'origine. Je suis consciente de la politique de répression menée par les nazis envers les juifs et je me fais énormément de soucis pour mon père.

Je suis rentrée hier soir à Briançon. Ce matin, je me suis enfin décidée à rendre visite à Madame Natacha. J'ai énormément de questions à lui poser sur ma sexualité, l'éloignement de Brigitte, le sort des miens et le talent dont elle m'avait parlé, étant enfant. Malheureusement, comme je sonnais à son cabinet, sa voisine m'apercevant m'a dit qu'elle venait de sortir et qu'elle se dirigeait vers l'extérieur de la ville. Je remercie la commère de sa surveillance efficace et prend donc la direction indiquée. Aidé par quelques passants, je découvre que Madame Natacha a emprunté le Chemin des Dames qui mène au Pic du Piolet. Moi qui souhaitais une entrevue discrète, je suis servie ! Je suis donc le chemin. Après environ vingt minutes de marche, j'aperçois une forme cachée derrière un arbre un peu plus loin. De dos, je crois reconnaître Jeanne Ballangrud. Elle semble épier une conversation qui se déroule un peu plus loin. J'entends juste une voix dire : « Et c'est dans cette caverne que tout est arrivé !!! ». Puis je vois Jeanne se retourner brusquement et s'enfuir, sans doute repérée par les personnes qui parlaient. Je n'ai que le temps de me jeter dans un fourré avant qu'elle ne me voie. Une minute plus tard, je vois passer la gitane de mon enfance accompagnée par une femme élégante (une tenue fort peu adaptée pour marcher en montagne !!!) et au visage bouleversé.

Je rentre chez moi chez moi et me prépare pour la soirée. Dans ma tête, je récapitule mes intentions. J'aimerais comprendre l'éloignement de Brigitte et y remédier. Cette réception pourra également être l'occasion de reprendre contact avec Christian. Il faudrait aussi que je m'occupe de mes problèmes financiers : mes déplacements me coûtent cher et malgré le soutien financier de la commune, j'ai calculé que j'aurais besoin d'un bon millier de francs pour survivre en attendant l'hiver prochain. Enfin, hier soir, j'ai découvert dans ma boîte aux lettres une missive de Hans Ulrich. Nous sommes restés très proches depuis deux ans et il me demande un service. La chose est délicate mais je devrais y songer !